DISCOURS

PRONONCÉ

A L'HÔTEL DE VILLE DE LYON,

LE 21 DÉCEMBRE 1774,

Par M. BERGASSE, Avocat.

FRC 1
2636
Case
FRC
14404

A LYON,

De l'Imprimerie D'AIMÉ DE LA ROCHE, Imprimeur de la Ville & du Gouvernement, aux Halles de la Grenette.

M. DCC. LXXV.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVANT-PROPOS.

JE voulois dans ce Discours peindre l'homme de la Nature & de la Société ; faire l'histoire de ses connoissances en faisant celle de ses besoins ; &, en développant les rapports secrets qui unissent son être moral à son être physique, assigner, pour ainsi dire, à chacune de ses découvertes principales, son origine, sa cause & ses effets.

Ce plan étoit très-étendu ; on s'appercevra facilement qu'il n'est qu'ébauché. Obligé par les circonstances de resserrer les bornes de mon sujet, & de préférer à l'ordre systématique qu'il exige, un ordre moins naturel, mais plus facile à saisir, je n'ai presque toujours présenté que de grands résultats ; quelquefois même j'ai été forcé de laisser entre mes idées de profonds intervalles, qu'il m'eût été sans doute difficile de remplir.

Je ne regarde donc ce petit Ouvrage que comme une partie foible & défectueuse d'un ouvrage plus considérable, ou

comme les matériaux hasardés d'un vaste Edifice, dont la construction est réservée à des mains plus heureuses & moins occupées.

Je l'aurois même laissé dans l'oubli, auquel il étoit d'abord destiné, si les personnes respectables en présence desquelles il a été prononcé, n'en avoient desiré l'impression.

On m'a fait espérer que le Public ne jugeroit pas d'une maniere aussi sévere, le premier essai d'un jeune homme, que l'ouvrage d'un Auteur exercé dès-long-temps dans l'Art d'écrire; j'ai cédé à cette considération, sans trop me flatter cependant d'échapper à la critique, ou d'adoucir sa censure.

DISCOURS.

Quelles ſont les cauſes générales des progrès de l'Induſtrie & du Commerce, & quelle a été leur influence ſur l'eſprit & les mœurs des Nations?

Mens agitat molem.

Rex Christianissime.

Regina Christianissima, &c. &c.

AU milieu des révolutions nombreuſes que préſente l'hiſtoire des Nations, il eſt beau de voir l'homme aux priſes avec la néceſſité, déployer inſenſiblement toutes ſes forces pour ſe ſouſtraire à ſon empire; créer ſucceſſivement tous les Arts pour ſe dérober à tous les beſoins; du ſein de l'ignorance la plus profonde, s'élever

par degrés jusqu'aux découvertes les plus sublimes; & vainqueur des obstacles puissants qui s'opposoient à sa grandeur, finir par domter la nature & la soumettre à ses loix.

C'est sur un spectacle si digne de vous être offert, que je voudrois arrêter aujourd'hui vos regards. Jusqu'ici, on ne s'est occupé des Arts utiles, que pour en apprécier les avantages relativement à quelque société particuliere. Mon objet est plus vaste; les progrès du Commerce & de l'Industrie, leurs rapports avec les connoissances humaines, leur influence sur l'esprit & les mœurs des nations; voilà ce que je veux approfondir, développer & peindre.

Dans la discussion pénible où je vais entrer, vous me verrez rarement consulter les Annales des Peuples, elles ne sont presque toujours que le triste dépôt des crimes de leurs Tyrans, & ce n'est pas là qu'il faut aller chercher l'histoire des pensées des hommes. Guidé par la seule réflexion, je remonterai à la naissance des sociétés : je ferai plus; je supposerai un moment où l'homme social n'étoit encore que l'homme de la nature; je l'observerai dans ce moment, & j'essaierai de découvrir dans le développement d'abord peu sensible de ses besoins & de ses idées, l'origine & les premiers principes des Arts; de-là franchissant l'intervalle des siecles, & rapprochant les découvertes, je tracerai le vaste tableau des progrès de l'industrie, & non

content d'en avoir assigné les causes, je tenterai d'en déterminer encore les effets (1).

Je ne m'occuperai donc, en premier lieu, que des causes générales des progrès des Arts & du Commerce.

En second lieu, je parlerai de leur influence sur l'esprit & les mœurs des nations.

C'est-là tout mon sujet : il est difficile, sans doute ; peut-être est-il au dessus de mes talents ; mais je voulois offrir à ma Patrie un hommage digne d'elle, & j'ai cru que dans ces circonstances il m'étoit permis d'oublier ma foiblesse, pour ne me ressouvenir que de sa gloire.

PREMIERE PARTIE.

Etat de l'homme avant la naissance des sociétés.

Avant qu'il y eût des sociétés, l'homme errant & solitaire vivoit des fruits sauvages qu'il cueilloit dans les bois ; *il se désaltéroit au premier ruisseau*, & pour se défendre des injures des saisons, il partageoit avec la bête, l'asyle que lui offroit la nature. Le monde n'étoit pour lui qu'un lieu de repos, où il voyoit ses jours

(1) J'aurois bien pu dans ce discours ne parler que d'après les monuments de l'histoire, & ne m'appuyer que sur des faits connus ; mais comme ces faits sont en petit nombre, & que l'intervalle qui les sépare n'est rempli que par des faits d'un ordre différent ; j'ai senti que mon ouvrage ne seroit qu'une ennuyeuse dissertation, si je m'attachois scrupuleusement à l'ordre des événements & des dates, & j'ai cru que je remplirois également mon objet, si, présentant sous un seul point de vue un système suivi & bien lié dans toutes ses parties, je n'avois recours à l'histoire que pour étayer mes conjectures & les fortifier par des preuves.

s'écouler lentement dans une tranquille & profonde indifférence : ſon cœur ne lui demandoit rien encore ; ſa mémoire étoit preſque nulle : ſon imagination ne lui peignoit les objets que d'une maniere incertaine ; ſes idées s'effaçoient & ne ſe ſuccédoient pas. Il ne connoiſſoit ni le paſſé que nous faiſons renaître par les regrets, ni cet avenir que nous rapprochons de nous par l'eſpérance. Son ame, qu'aucun mouvement tumultueux n'agitoit, ſe livroit au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle, & ce ſentiment ne pouvoit être pénible, parce que ſes beſoins n'étoient pas encore ſon ouvrage ; pour tout dire en un mot, ſon être étoit un bien dont il ne jouiſſoit pas ; & la vie n'étoit pour lui qu'un dépôt ſtérile qu'il abandonnoit ſans en avoir uſé (2).

Les obſtacles qu'il eut à combattre pour s'élever au deſſus de ce premier état, durent en prolonger la durée : la nature l'y avoit placé de ſes mains, & il ne ſongeoit pas à ſe dérober à ſon empire.

Uniquement occupé du ſoin de ſa propre conſervation, il ne perfectionnoit que les organes

(2) Nous diſtinguons ſi peu ce que la nature ſeule nous a donné de ce que l'éducation, l'imitation, l'art & l'exemple nous ont communiqué, ou nous le confondons ſi bien, qu'il ne ſeroit pas étonnant que nous nous méconnuſſions totalement au portrait d'un Sauvage, s'il nous étoit préſenté avec les vraies couleurs & les ſeuls traits naturels qui doivent en faire le caractere. *Buff. Hiſt. Nat.*

de ſon corps qui ont une relation immédiate avec ſon être phyſique, & négligeoit abſolument ceux dont dépend en quelque ſorte le premier développement de ſon être moral.

Son ame ouverte à toutes les impreſſions des ſens, n'avoit point aſſez de force pour les réunir & les combiner ; ſes paſſions les plus vives n'étoient que des ſenſations orageuſes, & ce ne fut que long-temps après que la réflexion en fit des habitudes. Son amour propre n'empruntoit rien encore de l'eſprit de comparaiſon, ſans lequel il n'eſt plus qu'un penchant ſtérile & ſans objet. Il n'avoit pas même le degré de connoiſſance ſuffiſant pour deſirer une condition meilleure que la ſienne. Heureux ſans avoir aucune idée du bonheur, peut-être parce qu'il n'en avoit pas d'idée, il vivoit & ceſſoit de vivre ſans ſe plaindre des deſtinées, ſans ſoupçonner qu'il fût à plaindre. Ses années s'écouloient au ſein du néant ; & dans leur ſucceſſion rapide, les ſiecles n'apportoient qu'un changement léger à ſa maniere d'être, de voir & de ſentir.

Un Sauvage hâta l'ouvrage des ſiecles. Il oſa dire, en montrant à ſes égaux le terrain qu'il venoit d'enclorre, *ceci eſt à moi* (3) : & l'homme

---

(3) J. J. Rouſſeau a rendu ce mot ſi célebre, qu'ayant à exprimer la même idée, je n'ai pas cru devoir me ſervir d'une expreſſion différente.

Il eſt certain que l'établiſſement de la ſociété n'a pu ſe faire ſans violence, parce qu'il n'y a pas de ſociété fixe & durable

fut changé. A cette époque mémorable, l'esprit de propriété s'introduisit dans le monde, l'intérêt se développa, l'égalité primitive s'affoiblit, les sociétés furent fondées, l'industrie créa des besoins & des arts, l'homme eut des loix, des mœurs, des vices & des vertus.

Mille causes insensibles avoient préparé cette étonnante révolution; si je ne me sentois entraîné par la vaste étendue de mon sujet, je parlerois de ces causes, & retraçant avec soin les temps de paix, d'inquiétude, de trouble & d'orage, qui ont successivement précédé l'institution des Corps politiques, je chercherois à faire appercevoir dans le développement plus ou moins rapide des passions des hommes, le germe de tous les rapports qui les ont unis, & dans la combinaison de ces mêmes rapports, les principes nécessaires de l'existence & des progrès de la société; mais je ne veux pas tout approfondir; parmi les faits nombreux que mon sujet embrasse, s'il est des faits généraux auxquels je dois m'arrêter, il en est d'intermédiaires que je ne puis laisser entrevoir que dans l'éloignement; ainsi, sans parler de toutes ces associations momentanées que le sentiment des mêmes besoins faisoit naître & qui

---

sans propriété. Or, la propriété n'est autre chose qu'une possession légitimée par un contrat. Avant que ce contrat existât, la propriété étoit donc un établissement injuste, elle supposoit un partage entre des biens que la nature n'avoit pas divisés, & ce partage blesse trop la liberté originelle de l'homme, pour qu'il ait pu l'adopter sans contradiction.

ceſſoient avec ces beſoins, je m'arrête au moment où la ſociété moins imparfaite eſt fondée pour n'être plus détruite. Ce moment eſt celui où l'homme ſortant des bras du repos fait les premiers pas dans la carriere des Arts. Je vais obſerver ſa marche à travers les révolutions des âges & des empires, & tandis que les trônes ébranlés & les peuples anéantis diſparoîtront dans la nuit des temps, je ne verrai que lui dans l'univers.

Dans l'enfance des ſociétés, l'homme ne ſent pas encore ce beſoin des autres hommes qu'il a mis depuis au nombre de ſes penchants, & qui n'eſt peut-être qu'une longue habitude. Il tient à cet état de ſolitude & d'inertie qui a ſi longtemps été ſon état naturel, & la néceſſité qui l'arrache à l'inaction, n'imprime d'abord à tout ce qu'il fait, que le caractere de ſa foibleſſe & de ſon indifférence (4).

La néceſſité premiere cauſe générale des progrès des Arts.

Ses beſoins ſont ſes plus grands ennemis & deviennent ſes premiers maîtres. Les privations pénibles auxquelles ſon défaut de prévoyance l'a ſouvent expoſé, lui apprennent à ne pas confier au haſard le ſoin d'une exiſtence déja trop fragile & trop incertaine. Cette prudence ſenſible, qui réſulte de

(4) C'eſt l'ennui qui nous inſpire du goût pour la ſociété. L'ennui eſt cette diſpoſition de l'ame qui réſulte du repos des paſſions fatiguées, ou de l'activité de ces mêmes paſſions, lorſqu'elles n'ont aucun objet déterminé. Le Sauvage ne s'ennuie jamais, parce qu'il n'eſt pas ſenſible comme l'homme civiliſé, & qu'il n'a que les paſſions de la nature.

l'impreſſion répétée des mêmes objets ſur ſes organes, l'éloigne des limites du préſent, lui fait entrevoir l'avenir dans le paſſé qui n'eſt plus, forme ſa mémoire & développe ſon induſtrie; au milieu des productions hardies de la nature, on apperçoit déja les foibles traces de ſon intelligence. Le chêne à l'ombre duquel il s'eſt repoſé tant de fois, tombe flétri par les années; il profite de ſes dépouilles, & conſtruit la cabane qui doit lui ſervir d'aſyle dans la ſaiſon des frimats. Des grains ſemés avec confuſion germent en déſordre autour de cet aſyle, ſon champ ſe couvre de plantes ſalutaires, ſa main cueille les fruits ſauvages de l'arbriſſeau qu'elle a planté, & la faim n'eſt plus un fléau qu'il ait à combattre.

La néceſſité vaincue met des bornes à ſon activité naiſſante; ſatisfait d'avoir pu dérober au ſort une partie de ſon indépendance, à peine ſonge-t-il à perfectionner les foibles eſſais d'une agriculture encore imparfaite. On diroit qu'il craint de dépouiller la nature du vêtement des ſiecles, qu'il reſpecte ſa longue liberté, & que ce n'eſt que par des degrés inſenſibles qu'il veut la réduire à l'eſclavage.

Cependant les années s'écoulent, & l'expérience qui s'avance à leur ſuite, corrige ſes premiers travaux : le ſoc ouvre les ſillons, la terre mieux cultivée lui offre des mets plus doux & des fruits moins amers, ſon aſpect n'a déja rien

de triſte & de ſauvage ; ornée de toutes les graces du printemps, elle emprunte de l'été une parure plus utile, & l'automne l'enrichit encore de ſes nouveaux bienfaits. De jeunes forêts, de riches moiſſons, de riantes prairies annoncent ſa fécondité brillante ; l'Aſtre du jour n'éclaire plus un monde ſolitaire, la main libérale de l'homme y prodigue par-tout l'exiſtence, le ſentiment & la vie, & l'harmonie riche & variée des Etres ſuccede à leur confuſion & à leur ſtérilité.

Le crépuſcule épais à travers lequel nous appercevons les premiers faits de l'hiſtoire des nations, affoiblit à nos yeux le juſte intervalle qui les ſépare, & dans ce lointain obſcur, l'ouvrage d'un ſiecle paroît être à peine l'ouvrage d'une année. Que de générations cependant, que de ſiecles ſe ſont écoulés avant que l'eſpece humaine ait appris ſeulement à défricher la terre & à ſe garantir des injures des ſaiſons ! à combien de cauſes tiennent déja les foibles eſſais de ſa timide induſtrie !

Je parcours rapidement l'enchaînement de ces cauſes, & je vois que l'expérience dont ces eſſais ſont les fruits, ne peut avoir été que le réſultat d'un grand nombre de faits & d'obſervations combinées. Je vois qu'une pareille combinaiſon ſuppoſe une ſociété fondée ſur quelque choſe de plus que le ſentiment d'une foibleſſe réciproque ; je vois qu'il faut que l'art de ſe communiquer

L'échange, seconde cause générale des progrès des Arts.

ſes idées y ſoit devenu néceſſaire, & que ce ne ſoit plus par des liens purement phyſiques que les hommes ſoient unis entr'eux. L'inégale fertilité de la terre a dû les forcer plus d'une fois à ſe ſecourir dans leurs beſoins. Cette pitié ſi douce, celui de tous nos ſentiments qui appartient le plus à la nature, leur a peut-être donné la premiere idée du commerce, & ce fut ſans doute l'échange des produits de leur foible culture, qui, en les rapprochant les uns des autres, les rendit plus induſtrieux & moins ſauvages.

Origine du Commerce.

Naiſſance des empires.

L'échange ne put développer les progrès des Arts, ſans préparer la naiſſance des empires. La néceſſité dont il étendit les bornes, mit les hommes dans une dépendance plus étroite les uns des autres; ils placerent leur exiſtence dans un plus grand nombre d'objets, & leurs beſoins devenus plus nombreux rendirent leur union moins imparfaite. Les petites ſociétés avoient ſans doute alors, comme aujourd'hui les grandes nations, un caractere propre qu'elles croyoient tenir de la nature. Les rapports que l'intérêt établit entre elles, affoiblirent inſenſiblement les traits de ce caractere, & le réduiſirent enfin à une forme unique & générale. Bientôt on s'apperçut qu'en paſſant d'une ſociété dans une autre, on n'étoit encore que le citoyen de la même patrie, & il vint un temps où il ne fallut plus qu'une révolution légere, pour réunir ſous les mêmes

loix des hommes qui n'avoient que les mêmes mœurs (5).

L'inégalité des conditions : troisieme cause générale des progrès des Arts.

Les petites sociétés ne purent se rapprocher qu'aux dépens de la liberté naturelle. Le Despotisme nécessaire de l'inégalité des rangs dut être un des premiers effets de leur réunion.

Principes de cette inégalité.

C'est dans l'institution même des corps politiques, qu'il faut chercher les principes cachés de cette inégalité funeste. Les hommes en se partageant une terre où ils avoient erré si long-temps, avoient sans doute respecté les droits de la nature, & l'égalité des possessions étoit l'image fidelle de l'égalité sauvage dont ils avoient joui dans leurs paisibles forêts. Si les familles avoient pu se reproduire dans les mêmes proportions, si l'on n'eût jamais apprécié la différence des talents, peut-être l'altiere tyrannie n'eût-elle pas élevé sa tête hideuse sur les débris des nations, peut-être la liberté seroit-elle encore un don de la nature. Mais les hommes n'avoient dû cette longue & précieuse liberté qu'à leur profonde indifférence. Dès qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient égaux, ils cessérent de l'être, & la société ne les unit que pour les séparer : en les arrachant à l'oubli d'eux-mêmes, elle développa leurs traits originaux,

(5) Tel est encore aujourd'hui l'état des Nations sauvages qui habitent les forêts de l'Amérique Septentrionale. Donnez à ces Peuples errants de nouveaux besoins, établissez entr'eux quelques rapports d'intérêt, & vous les verrez se réunir insensiblement sous des Chefs, & préparer ainsi les fondements d'un Empire.

Ces traits distingués d'abord par des nuances légeres, le furent bientôt par des couleurs plus marquées & des nuances moins insensibles. L'homme alors osa se comparer à l'homme, & cette comparaison dangereuse devint la mesure de sa force & de sa foiblesse, de ses vices & de ses vertus; l'orgueil naquit de la bassesse; la crainte, du courage, & l'on vit les germes de la servitude croître à l'ombre de l'indépendance.

Le temps acheva l'ouvrage de la société. En multipliant les générations, il rendit les propriétés inégales, opéra une révolution lente dans les mœurs, & hâta les progrès de l'inégalité parmi les hommes (6).

Effets de cette inégalité.

Cette inégalité nécessaire à l'existence des corps politiques, parce qu'elle seule peut y entretenir ce mouvement d'action & de réaction qui en rapproche toutes les parties, hâta les progrès de l'industrie naissante, & de nouveaux arts consolerent le genre humain de la perte de sa liberté. La sphere des passions & des idées s'étendit; ceux que la loi du sort avoit fait naître avec des

(6) Toute altération dans la propriété produit un changement nécessaire dans la constitution des Empires; & pour ne saisir ici que les grandes différences, une distribution exacte des biens ne peut convenir qu'à l'extrême liberté; un Gouvernement modéré sollicite une répartition moins sévere, tandis que le Despotisme qui redoute toutes les proportions, parce qu'il craint tous les obstacles, ne peut subsister que lorsque l'inégalité des fortunes est assez grande, pour qu'il y ait une distance considérable entre le Maître qui opprime & l'Esclave qui est opprimé.

possessions

poſſeſſions bornées, emprunterent de l'opinion les biens que leur refuſoit la nature : ils créerent des richeſſes & des beſoins, déguiſerent les productions de la terre pour leur faire acquérir un prix, multiplierent les deſirs & les jouiſſances, trouverent le luxe & la néceſſité, étendirent les limites de la douleur & du plaiſir, donnerent à l'homme de nouvelles chaînes, & firent un petit nombre d'heureux eſclaves.

Le haſard quatrieme cauſe générale des progrès des arts.

Ce n'eſt pas toujours à la réflexion ou à des cauſes fixes & néceſſaires, qu'il faut attribuer les progrès de l'eſprit humain. Je ne veux pas humilier ici ſon orgueil ; mais j'oſe penſer que malgré tous ſes efforts, les arts ne ſeroient encore qu'une imitation ſervile de la nature, ſi le haſard ne lui eût épargné un grand nombre de découvertes. Ce que l'on regarde bien ſouvent comme la production du génie, n'eſt preſque jamais que ſon ouvrage ; & peut-être que ſi l'on vouloit remonter à l'origine de nos connoiſſances, on trouveroit qu'il n'en eſt aucune dont il n'ait fourni les premiers matériaux. Je ne cherche point à diminuer le mérite des Artiſtes créateurs : je dirai même que, ſi la gloire étoit le prix des talents utiles, leurs noms juſtement illuſtres devroient être célébrés avec les noms de ces hommes fameux qui ſont nés pour commander aux eſprits, comme les Rois aux nations, & que nous avons placés à côté des héros, comme ſi le ſage qui éclaire le monde, n'étoit que l'égal de ſes deſ-

tructeurs. Mais quelque étonnante ſagacité que ſuppoſe l'invention des arts, même les plus ſimples, cette ſagacité ſe réduit peut-être à ſavoir profiter de la fortune, ou à la faire naître, à ſaiſir, ſi je puis m'exprimer ainſi, ce petit nombre de haſards déliés qui échappent à une pénétration ordinaire, & ne deviennent ſenſibles qu'à l'attention éclairée de l'homme de génie (7).

L'invention des métaux, cinquieme cauſe générales des progrès des Arts.

De toutes les découvertes dont on ne peut trouver l'origine dans la plus heureuſe combinaiſon d'idées, il n'en eſt peut-être aucune qui ait autant contribué à changer la face des nations que celle des métaux. Je ne veux point

(7) Helvétius penſe que le génie eſt l'ouvrage des circonſtances, & que la nature n'y a aucune part. Un grand homme n'eſt, ſelon lui, que le produit de ſon éducation, & ſon éducation, que le réſultat de plusieurs haſards combinés. Je crois ces principes outrés. On ne peut diſconvenir en général, que l'homme ne doive preſque toutes ſes connoiſſances aux différents objets que le haſard raſſemble ſous ſes yeux. Mais les hommes naiſſent-ils tous avec des diſpoſitions égales à profiter de ces objets? Voilà la queſtion, & pour la réſoudre contre Helvétius, il n'eſt beſoin, ce ſemble, que de ſes propres principes. Selon lui & ſelon tous les autres Philoſophes, l'ame dépend abſolument du corps pour toutes ſes opérations. Or, l'organiſation des corps varie comme les individus. Donc les modifications qu'éprouve chaque individu dans les mêmes circonſtances, ne ſauroient être exactement ſemblables. Une oreille délicate ſaiſit une plus grande quantité de ſons qu'une oreille moins ſenſible, & diſtingue avec plus de facilité leurs rapports. Mais les idées ſont le réſultat des modifications de l'ame, & l'eſprit eſt l'aſſemblage des idées. Les hommes n'ont donc pas plus le même eſprit ou le même nombre d'idées, que la même phyſionomie, & la premiere cauſe de cette différence eſt dans la nature. Ainſi la nature ébauche le génie, & le haſard ou l'éducation des événements l'acheve. *Voyez Helvétius.*

en apprécier ici la valeur morale ; l'hiſtoire de l'eſprit humain, comme celle des empires, offre des faits principaux dont il n'appartient qu'au Philoſophe & au Politique de déterminer l'influence ; je ne l'enviſage que dans ſes rapports avec l'induſtrie, & ſous ce point de vue la connoiſſance des métaux fut en quelque ſorte pour l'homme une faculté de plus, dont le haſard déroba le ſecret à la nature.

Ses progrès à cette époque ceſſent d'être inſenſibles, ſa marche eſt plus aſſurée, ſes ſuccès plus hardis ; il met plus de ſimplicité dans ſes travaux, moins de rudeſſe dans ſes procédés, plus de génie dans ſes ouvrages. La matiere domtée juſques dans ſes derniers éléments, ſe dépouille entre ſes mains de ſon caractere âpre & ſauvage : elle obéit à tous les caprices de ſa féconde imagination, & devient au gré de ſes ſouhaits l'inſtrument de ſes plaiſirs, ou l'eſclave de ſes crimes. De toutes parts on voit les prodiges éclorre ; le temps ceſſe de rouler dans le ſilence du néant ; les événements ſe multiplient comme les beſoins qui les préparent, comme les paſſions qui les font naître (8) ; les découvertes ſe rapprochent, & l'expérience n'eſt plus la fille incertaine des ſiecles.

---

(8) Il n'eſt pas néceſſaire, je crois, de prouver cette vérité. Diminuez les beſoins, & l'intérêt n'ayant plus à s'exercer ſur le même nombre d'objets, les révolutions dont il eſt la ſource deviendront moins fréquentes.

Avec quelle rapidité le monde change, s'étend & s'agrandit ! Le commerce long-temps foible & borné s'accroît tout à coup des vaſtes productions de l'induſtrie. Les richeſſes circulent & s'écoulent en liberté ; le métal devient le ſigne des valeurs, & facilite les opérations de l'échange (9). Les arts ſe communiquent avec les beſoins, les révolutions naiſſent avec les arts ; les cités s'élevent au ſein des foréts, les déſerts reçoivent des habitants, l'intérêt aſſemble les peuples, la diſcorde les enchaîne avec des liens de ſang ; la terre porte des Rois & des empires ; une énergie ſourde & puiſſante agit dans toute la maſſe des nations ; l'homme médite de grandes choſes : la nature humiliée reçoit des fers, & l'Océan étonné n'oppoſe à ſon génie que des vents, des flots & des orages.

Je m'arrête ici, Meſſieurs. L'homme oſe ſe

---

(9) L'invention de la monnoie ſur laquelle j'aurois voulu pouvoir inſiſter davantage eſt une des époques les plus remarquables dans l'Hiſtoire des Arts & du Commerce.

„ Ariſtippe ayant fait naufrage, nagea & aborda au rivage „ prochain, il vit qu'on avoit tracé ſur le ſable des figures de „ Géométrie, il ſe ſentit ému de joie, jugeant qu'il étoit arrivé „ chez un Peuple Grec & non pas chez un Peuple barbare.

„ Soyez ſeul & arrivez par quelque accident chez un Peuple „ inconnu, ſi vous voyez une piece de monnoie, comptez que „ vous êtes arrivé chez une Nation policée.

„ La culture des terres demande l'uſage de la monnoie. Cette „ culture ſuppoſe beaucoup d'arts & de connoiſſances, & l'on „ voit toujours marcher d'un pas égal les arts, les connoiſſances „ & les beſoins. Tout cela conduit à l'établiſſement d'un ſigne „ de valeurs. „ *Eſp. des loix. Liv.* 18. *Chap.* 16.

frayer une route à travers l'abyme des mers. Quel moment dans l'hiſtoire de l'eſprit humain!

La Navigation, ſixieme cauſe générale des progrès des Arts.

Sans doute que la navigation n'a long-temps été, comme tous les autres arts, que le réſultat groſſier d'un petit nombre d'obſervations imparfaites. Le temps qui amene les révolutions, le haſard qui abrege les travaux de l'expérience, la réflexion qui précipite le vol des ſiecles, la guerre qui rend la prudence complice de ſes fureurs, la cupidité qui n'invente que des crimes utiles, le monde qui ne ſe repoſe plus & qui gravite tout entier vers l'avenir; voilà les cauſes qui ont fait inſenſiblement de cette découverte importante, une ſcience auſſi vaſte que la nature.

Homme, jouis d'un ſpectacle qui eſt ton ouvrage! vois ce génie qui s'avance lentement au milieu des générations abattues. Foible dans ſa naiſſance, il s'accroît des débris des âges, & médite au bruit du tonnerre & des vagues agitées; c'eſt le génie de la navigation. Sa tête eſt couronnée d'éclairs, ſous ſes pieds grondent les éléments: en vain les flots le repouſſent, il s'élance ſur les flots. Fiérement aſſis au deſſus des tempêtes, il déchire le voile qui lui dérobe la nature, contemple d'un œil hardi la vaſte étendue des Cieux, ſaiſit l'aſtre fuyant dans la profondeur de l'eſpace, ordonne aux vents d'être ſes miniſtres, laiſſe tomber des chaînes ſur l'Océan indigné, ſeme des peuples flottants ſur la vaſte étendue

de ſes gouffres, & rapproche les climats, malgré les mers qui les ſéparent.

Tout s'ébranle : ſa main puiſſante a briſé les barrieres de l'Univers; une activité ſecrete ſe communique avec rapidité d'un bout d'un hémiſphere à l'autre ; l'Océan roule au ſein des orages l'or & les crimes de la terre ; la fortune des Etats repoſe ſur ſes abymes ; un commerce immenſe embraſſe le monde entier de l'Equateur aux deux Pôles, & ſelon ſes diverſes révolutions, il porte aux empires des richeſſes ou des beſoins, de la gloire ou des fers (10). Des hommes las d'être obſcurs, ou fatigués de gémir ſous le joug des Tyrans, découvrent de nouveaux climats, fondent de nouvelles nations, & préparent aux anciennes de plus grandes deſtinées : les peuples unis, malgré les fureurs de l'ambition & les forfaits des Rois, deviennent pour les peuples ce que l'homme avoit été pour l'homme : ils s'étudient, ſe développent & s'imitent. Du choc des paſſions & des intérêts, de la différence des productions & des climats, de la comparaiſon des circonſtances & des lieux, du concours général des haſards, de l'union univerſelle des forces, de la fermentation rapide des eſprits, jailliſſent, comme d'une ſource féconde, mille découvertes nouvelles. Les arts enfantent

(10) Des richeſſes à la Hollande, des beſoins à l'Eſpagne, de la gloire à l'Angleterre, des fers à l'Amérique.

les arts, les prodiges naiſſent des prodiges; l'empire de la néceſſité n'a plus de bornes, une ambitieuſe induſtrie envahit la nature, & l'homme à force de beſoins (11), devient le maître de l'Univers.

Je ne touche encore qu'à la moitié de ma carriere; juſqu'ici je n'ai enviſagé le commerce & l'induſtrie que dans les cauſes principales de leurs progrès; je vais les conſidérer à préſent dans leurs rapports généraux avec l'eſprit & les mœurs des nations: on a vu ce que l'homme doit à ſes beſoins, on verra ce qu'il doit aux arts qu'ils ont fait naître, & ce ne ſera pas la partie la moins intéreſſante & la moins utile du tableau que j'ai voulu peindre.

SECONDE PARTIE.

J'appelle eſprit des nations, cet amas de connoiſſances qui fermente dans l'Univers, s'accroît avec les ſiecles, diſparoît dans les temps de trouble & de barbarie, ſurnage au deſſus des empires & réſiſte au cours de leurs deſtinées.

J'oſe dire que quelque étendues que ſoient ces

(11) C'eſt toujours à la néceſſité qu'il faut attribuer en derniere analyſe les progrès de l'eſprit humain. Les autres cauſes dont j'ai parlé ne ſont que des effets de cette premiere cauſe, ou n'euſſent été ſans elle que des cauſes impuiſſantes. L'homme doit à ſes beſoins ſes loix, ſes mœurs, ſes connoiſſances & ſes arts. La ſuite de ce diſcours ne ſera que le développement de cette vérité.

connoissances, quelque éloignées qu'elles paroissent de nos besoins, elles doivent cependant leur naissance à l'industrie, & leurs progrès au commerce.

Développement de l'esprit humain.

Considérons une seconde fois l'homme au moment où il sort des mains de la nature. A peine offre-t-il alors une ébauche imparfaite de ce qu'il doit être un jour ; son ame fatiguée du poids de sa nouvelle existence, sommeille encore sur les bords du néant, dont à peine elle est échappée : les sensations qu'il éprouve, passageres comme des songes, fuient sans se reproduire ; & l'Univers qui le frappe de toutes parts, ne peut altérer le repos stérile auquel il s'abandonne.

Sous ces dehors obscurs & tranquilles, il cache cependant un germe d'activité que de légeres circonstances peuvent faire éclorre. La douleur & le plaisir partagent malgré lui tous les instants de sa durée ; le passage rapide d'une de ces sensations à l'autre ne produit long-temps dans son ame qu'une inquiétude vague & momentanée. A cette inquiétude involontaire succede enfin un sentiment plus profond & plus réfléchi, le sentiment du besoin ; dès ce moment il n'a plus de facultés oisives.

Ses organes se dépouillent par degrés de leur grossiéreté premiere. Ses sensations cessent d'être passageres & stériles : ses combinaisons, d'abord lentes & défectueuses, deviennent chaque jour plus rapides & moins imparfaites : son intelli-

gence long-temps incertaine & bornée, croît avec ſes deſirs & ſe fixe avec ſes habitudes : tout ſon repos, toute ſon inaction l'abandonne : les paſſions, ces éléments tumultueux de l'erreur & de la vérité (12), germent au fond de ſon cœur, comme la foudre au ſein des nuages, & cette curioſité inquiete à laquelle il devra dans la ſuite ſes connoiſſances & ſes crimes, eſt déja pour lui un penchant impérieux qu'il ne peut ni vaincre ni ſatisfaire.

Le beſoin, cauſe de ce développement.

Si l'homme n'avoit jamais connu l'empire de la néceſſité, ſi le ſentiment de ſa foibleſſe n'avoit déterminé le premier eſſai de ſes forces, ſes jours enveloppés de ténebres paiſibles couleroient donc encore au ſein de l'ignorance & de l'oiſiveté. Sans motif pour ſe déterminer, ſans intérêt pour agir, jamais il n'eût franchi les bornes étroites de ſon exiſtence, il n'eût pas même ſenti qu'elle avoit des bornes.

Qu'on ouvre les Annales des nations, & l'on verra que c'eſt dans les plaines inondées par les eaux du Nil, ſur les rochers de l'Attique encore ſauvage, au milieu des vaſtes forêts du

(12) " L'entendement humain doit beaucoup aux paſſions, „ qui d'un commun aveu lui doivent beaucoup auſſi ; c'eſt par „ leur activité que la raiſon ſe perfectionne : nous ne cherchons „ à connoître que parce que nous deſirons de jouir, & il n'eſt „ pas poſſible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni de- „ ſirs ni crainte, ſe donneroit la peine de raiſonner. Les paſ- „ ſions à leur tour tirent leur origine de nos beſoins, &c. „ *Rouſſeau, Diſc. ſur l'inégalité des conditions.*

Nord, que les arts & les sciences sont parvenues à ce haut degré de perfection qui étonne aujourd'hui ceux qui n'en ont étudié ni les progrès ni les causes. Par-tout où l'homme a eu de grands obstacles à vaincre, il a fait de grandes choses: la nature qui semble avoir prévenu tous les souhaits des peuples du Midi, ne leur a donné que des fers, des vices, des despotes & le repos (13).

Il y a donc un rapport essentiel entre nos connoissances & nos besoins.

L'histoire de nos besoins est donc essentiellement liée à celle de nos connoissances. Si cette histoire étoit moins imparfaite, j'essaierois peut-être de déterminer ici jusques à quel point l'industrie a influé sur les progrès de l'esprit humain; je ferois voir comment, en donnant plus de finesse & de vivacité à nos sens, elle a donné plus d'énergie & d'activité à notre ame; je dis-

(13) " Il y a dans l'Europe une espece de balancement entre ,, les Nations du Midi & celles du Nord: les premieres ont ,, toutes sortes de commodités pour la vie & peu de besoins; ,, les secondes ont beaucoup de besoins & peu de commodités ,, pour la vie; aux unes la nature a donné beaucoup, & elle ,, ne lui demande que peu; aux autres la nature donne peu & ,, elle leur demande beaucoup. L'équilibre se maintient par la ,, paresse qu'elle a donnée aux Nations du Midi, & par l'industrie ,, & l'activité qu'elle a donnée à celles du Nord. Ces dernieres ,, sont obligées de travailler beaucoup, sans quoi elles manque-,, roient de tout & deviendroient barbares. C'est ce qui a natu-,, ralisé la servitude chez les Peuples du Midi; comme ils ,, peuvent aisément se passer de richesses, ils peuvent encore ,, mieux se passer de liberté. Mais les Peuples du Nord ont ,, besoin de la liberté qui leur procure plus de moyens de satis-,, faire tous les besoins que la nature leur a donnés. Les Peuples ,, du Nord sont dans un état forcé, s'ils ne sont libres ou barbares. ,, Presque tous les Peuples du Midi sont en quelque façon dans ,, un état violent, s'ils ne sont esclaves. ,, *Esprit des loix.*

tinguerois avec soin les passions primitives que nous avons reçues de la nature, de ce grand nombre de passions factices qui sont son ouvrage, & cherchant à découvrir comment a pu se former cette chaîne immense de besoins, de desirs & d'idées, dont les premiers anneaux vont se perdre dans la nuit des temps, & dont il est si difficile de mesurer l'étendue; je développerois la suite de toutes les révolutions qui de siecle en siecle ont agrandi la sphere de notre intelligence, & fait d'un être isolé, ignorant & libre, un esclave pensant & remuant l'Univers auquel il est enchaîné.

Mais est-il nécessaire de soumettre à une analyse profonde les principes des sciences & des arts, pour appercevoir leur dépendance mutuelle, & s'assurer au moins de la réalité de leurs rapports.

S'il est vrai, comme je viens de le dire, que notre intelligence soit l'ouvrage de nos besoins; si, comme je l'ai prouvé, nous devons presque tous nos besoins à l'industrie, ne faut-il pas la regarder comme la source premiere de nos connoissances & la cause principale de leur développement & de leurs progrès? Qui est-ce en effet qui nourrit au fond de nos cœurs cette inquiétude sans cesse renaissante, qui nous repousse hors de nous-mêmes & nous éloigne du repos? Qui est-ce qui a soumis à l'action de nos organes tant d'objets sur lesquels ils n'avoient au-

C'est donc à l'industrie, qui nous a donné la plus grande partie de nos besoins, qu'il faut attribuer le plus grand nombre de nos connoissances.

cune prise ? Qui est-ce qui, en variant nos sensations, a multiplié, s'il est permis de parler ainsi, les germes de nos idées & de nos découvertes ? Ces desirs, ces passions, dont un petit nombre seulement appartient à la nature ; ces qualités, ces habitudes précieuses qui nous distinguent essentiellement de l'homme sauvage, à qui les devons-nous ?

Dépouillez l'homme social de tout ce qu'il doit à l'industrie, resserrez pour lui les bornes dévorantes de la nécessité ; réduisez-le, s'il se peut, à ses vraies dimensions, & vous verrez son intelligence diminuer, comme ses besoins, ses idées se désunir & s'effacer insensiblement, ses connoissances fuir & disparoître, sa curiosité s'affoiblir & s'éteindre, & bientôt il ne vous restera plus que l'homme de la nature (14).

---

(14) Et voilà, pour le dire en passant, la raison pour laquelle le siecle de l'industrie est aussi le siecle des beaux Arts. Nos connoissances en quelque genre que ce soit, ne sont en derniere analyse que le produit des sensations que nous avons éprouvées, & nos sensations ne sont nombreuses que lorsque notre industrie a fait de grands progrès. Ce n'est donc qu'à cette époque que les Sciences & les Arts peuvent parvenir au degré de perfection dont ils sont susceptibles. Voilà peut-être encore la raison pour laquelle, lorsque les Arts Méchaniques ne sont plus que des Arts de luxe, les Sciences & les Arts dégénerent rapidement du degré de perfection qu'ils ont atteint. Les Arts de luxe communiquent à l'ame des sensations moins fortes que délicates, plus variées que profondes. Il doit donc résulter de leurs progrès un changement sensible dans la maniere de voir & de sentir. Les pensées hardies font place aux idées brillantes, le génie cesse de créer, & l'esprit qui lui succede défigure à force d'ornements ses ouvrages.

Les connoiſſances humaines dépendent donc de l'induſtrie dans leur origine, elles en dépendent encore dans leur accroiſſement. Les progrès d'un peuple ſont ſubordonnés aux beſoins naturels auxquels il eſt aſſujetti, & aux circonſtances ſingulieres dans leſquelles il ſe trouve ſucceſſivement placé. Or, ces circonſtances & ces beſoins ne peuvent être les mêmes dans des lieux différents. Les loix de la néceſſité varient ſelon les climats : chaque contrée a ſes phénomenes à part, & la marche des ſiecles n'eſt pas uniforme pour toutes les nations. Les vérités n'ont donc pas toutes la même patrie. Semées çà & là dans des terrains inégaux, elles y ſont plus ou moins fécondes, & les fruits qu'elles portent ne ſe reſſemblent pas. Il y a des vérités qui ne croiſſent qu'au ſein des orages (15), qui ne ſe développent que dans le feu des paſſions, & qui attendent, pour éclorre, quelques-unes de ces circonſtances éclatantes, où les empires & les hommes fortement agités ſortent de leur place & quittent leur repos. Il y en a d'autres qu'une longue ſuite d'événements prépare, que l'expérience fait naître, & qui ne peuvent être cul-

Influence du Commerce ſur les progrès de l'eſprit humain.

(15) Preſque toutes les vérités politiques ſont de ce genre. Les nations ne s'inſtruiſent de leurs droits que dans ces moments de fermentation & de trouble, où l'homme reprenant, pour ainſi dire, toute ſa liberté, cherche dans les excès de l'Anarchie, les bornes oubliées du pouvoir qu'il vient de détruire, & les regles néceſſaires de l'autorité qui doit le ſoumettre.

tivées que dans des temps heureux & tranquilles. Preſque toutes ont des rapports eſſentiels avec le climat, les mœurs & le gouvernement des Peuples. Le ſauvage habitant du Pôle n'a ni les mêmes idées, ni les mêmes ſenſations que l'habitant induſtrieux d'une Zône plus tempérée. A l'ombre de la liberté, le génie déploie toutes ſes forces, & s'éleve à la hauteur des Cieux, tandis que le ſouffle dévorant du deſpotiſme le deſſeche dans ſon germe, & l'étouffe avant ſa naiſſance. Enfin, le haſard qui influe d'une maniere ſi ſenſible ſur les penſées & les découvertes des hommes, le haſard, dont les effets ſont ſi variés & les procédés ſi différents, ne ſe reproduit pas ſous la même forme dans des régions éloignées les unes des autres, & n'y offre que rarement des occaſions ſemblables.

Si l'induſtrie n'avoit donc pas confondu les limites des nations, ſi elle n'avoit briſé ces barrieres puiſſantes, que la nature ſembloit avoir poſées de ſes propres mains, pour être la ſéparation éternelle des différentes contrées de la terre; chaque peuple ſoumis dans ſes progrès à quelques-unes des cauſes dont je viens de parler, n'auroit eu que des connoiſſances purement locales. Les germes des grandes découvertes, épars dans tous les climats, s'y ſeroient à peine développés; les principes des ſciences, iſolés & ſans liaiſon, n'euſſent été que des guides infideles, & l'erreur qui, comme les arbuſtes dangereux,

ne ſe multiplie que dans des terrains incultes & ſauvages, en répandant une ombre ſtérile ſur la vérité naiſſante, eût preſque toujours prévenu ſon développement & perpétué ſa foibleſſe.

C'eſt l'induſtrie qui, en ouvrant des routes de communication d'un bout de l'Univers à l'autre, a rendu les richeſſes particulieres d'un peuple, communes à tous les peuples; c'eſt elle qui, en impoſant des beſoins aux nations, les a forcées de s'unir & de faire un échange mutuel de leurs progrès & de leurs découvertes; c'eſt elle qui, en ſupprimant l'intervalle des lieux, & en diminuant l'influence des climats, a réuni les forces diſperſées de l'eſprit humain, & ſoumis la nature entiere à ſon empire; c'eſt elle en un mot qui a recueilli les penſées de tous les âges, qui a raſſemblé les vérités de tous les temps, qui a ſubſtitué à l'expérience incertaine d'un ſiecle ou d'un pays, l'expérience infaillible de tous les pays & de tous les ſiecles, & qui dans le ſein des révolutions a jeté les vaſtes fondements de l'édifice à jamais imparfait des connoiſſances humaines.

Les progrès des arts & du commerce ont donc contribué dans tous les ſiecles aux progrès de l'eſprit humain : ont-ils influé d'une maniere auſſi avantageuſe ſur les mœurs des nations ?

Je ſais, Meſſieurs, que les mœurs ne ſont bonnes qu'autant qu'elles ſont ſimples, & que les arts en multipliant nos connoiſſances & nos

rapports, n'alterent que trop ſouvent cette précieuſe ſimplicité ; je ſais que le luxe, un des plus terribles fléaux qui affligent l'humanité, a preſque toujours été regardé comme une ſuite néceſſaire des progrès de l'induſtrie ; je ſais encore que ce n'eſt pas dans les ſiecles les plus éclairés, que ſe ſont développées ces ames énergiques & fortes dont les vertus nous effraient, tant nous ſommes foibles & corrompus. Rome ignorante & pauvre eut des citoyens & des héros ; Rome éclairée & chargée des dépouilles de l'Univers, n'eut plus que des philoſophes & des eſclaves (16).

Ainſi ſans dire, comme bien d'autres, que la plus ou moins grande pureté des mœurs ne dépend peut-être que de la différence du climat ou du gouvernement (17), ſans entrepren-

---

(16) Dans une République bien conſtituée chaque Citoyen ſe croit chargé du dépôt de la félicité publique, & l'amour de la Patrie eſt la premiere de toutes les paſſions ; mais lorſque les principes de ſa conſtitution ſont altérés, & que l'Etat diſſous tombe dans le deſpotiſme ou l'anarchie, l'homme de bien s'éloigne autant qu'il le peut des événements, ſépare ſon intérêt de l'intérêt de ceux qui gouvernent, ſe compoſe un bonheur à ſoi, & les vertus mortes du Philoſophe ſuccedent aux vertus actives du Citoyen.

(17) Tous les climats & toutes les eſpeces de Gouvernements ne ſont pas également favorables aux mœurs. Dans les pays chauds, les paſſions ſont plus vives & les hommes plus foibles que ſous un ciel plus tempéré. La diſtinction des rangs & des perſonnes, eſſentielle au Gouvernement d'un ſeul, eſt incompatible avec la grande ſévérité des mœurs, tandis que l'eſprit d'égalité qui doit régner dans une République ne peut ſubſiſter ſans cette même ſévérité.

Par-tout où les hommes ſont libres, l'induſtrie peut donc être accompagnée de la vertu : c'eſt principalement dans les lieux où

dre

dre de prouver que la décadence & la chûte des Etats n'eſt qu'un effet de cette loi conſtante des deſtinées qui aſſigne un terme à l'exiſtence des nations comme à celle des hommes ; j'avouerai, s'il le faut, que l'induſtrie, en nous donnant des beſoins, nous a donné des vices ; que les lumieres qu'elle a fait éclorre n'ont trop ſouvent éclairé que nos excès ; que l'or qu'elle entraîne après elle, eſt un poiſon brûlant qui deſſeche les empires dans leurs racines, & leur prépare une maturité funeſte ; mais en avouant toutes ces choſes, je dirai cependant, que ſans l'induſtrie nous n'aurions peut-être pas des mœurs, & que ſi le commerce n'avoit reculé pour nous les bornes de l'Univers, nos mœurs ſeroient encore groſſieres & barbares.

Origine & développement des mœurs.

Les principes des mœurs appartiennent à la nature & ne ſe développent que dans la ſociété (18) : l'intérêt, l'amour & la pitié, ces ſources premieres de toutes nos affections, exiſ-

---

les hommes ſont eſclaves ; que le luxe marche ſur les pas des richeſſes pour aſſigner au deſpotiſme ſa pâture, & lui marquer la meſure de ſes excès. Là le vice donne de grands exemples : là quelquefois il eſt ridicule d'avoir des mœurs ; là l'opinion en impoſant aux crimes des noms plus doux affoiblit l'horreur qu'ils inſpirent & les rend plus faciles à commettre. *Corrumpere aut corrumpi ſeculum vocatur.* Tacit. de mor. Germ.

(18) Toutes les idées morales ſont relatives, c'eſt-à-dire, qu'elles naiſſent toutes de nos rapports avec nos ſemblables, & qu'elles ont ces mêmes rapports pour objet. L'homme ſauvage ne peut donc avoir des mœurs, parce qu'il n'exiſte que dans lui-même & n'a pas de relation conſtante avec les Etres qui l'environnent.

tent également dans l'homme ſauvage & dans l'homme civiliſé ; mais dans l'homme ſauvage l'intérêt eſt un penchant groſſier que la ſeule préſence du plaiſir excite, & qui n'a d'autre frein que la douleur ; l'amour eſt moins une paſſion qu'un beſoin, & la pitié n'eſt qu'une ſenſation rapide qui diſparoît avec l'objet qui l'a fait naître. Ce n'eſt que dans la ſociété que ces ſentiments ſe changent en habitudes morales, & ſe reproduiſent en quelque ſorte ſous toutes leurs nuances. Là guidé par ſes propres erreurs, l'intérêt détermine la nature des actions humaines, fixe les bornes du juſte & de l'injuſte, & condamne les crimes qu'il fait commettre. Là ſous le nom de déſintéreſſement & d'humanité, la pitié arrête l'impétuoſité des paſſions, ôte à la vertu ſon orgueil, & dérobe au vice ſa férocité. Là ſurtout élevé dans le ſein de l'illuſion, & diſpoſant de toutes les forces du cœur humain, l'amour jouit d'un pouvoir que la nature ne lui a pas donné & qu'elle n'oſe combattre.

Pere des mœurs & des crimes, ſi les pâles éclairs de la jalouſie ont preſque toujours environné ſon berceau, ſi le poignard de la vengeance brille ſans ceſſe aux pieds de ſes funeſtes autels, ſi quelquefois même les plus hautes deſtinées ſont devenues le triſte jouet de ſes caprices ou de ſes fureurs ; ſans lui, cependant cette harmonie ſecrete qui rapproche toutes les parties de l'Univers moral, ne ſubſiſteroit pas. C'eſt du ſein

des orages où il eſt placé, qu'il ſeme dans la ſociété les vertus paiſibles dont il compoſe le bonheur des nations. Ces devoirs précieux qui ſervent de liens aux familles, & dont la nature elle-même a préparé la récompenſe ; cet honneur ſévere qui fuit le plaiſir que la honte accompagne, & qui fragile comme la beauté, n'eſt pas plus réparable qu'elle ; cette pudeur délicate, voile léger que l'innocence a tiſſu & que la main de la volupté colore ; cette ſenſibilité douce qui dépouille l'amour propre de ce qu'il a de dur & de barbare, & donne un prix aux actions les plus indifférentes ; cette politeſſe enfin ſi vantée, qui, lorſque les mœurs ſont pures, eſt la plus noble expreſſion de la bienfaiſance, mais qui, lorſqu'elles ceſſent de l'être, n'en eſt plus que l'heureux menſonge ; tous ces ſentiments, toutes ces vertus ne ſe développent qu'avec l'amour, & ce n'eſt que dans la ſociété que le plus aveugle & le moins docile de tous les penchants, devient de toutes les paſſions la plus utile & la plus féconde (19).

Influence de l'induſtrie ſur leurs progrès.

Les cauſes qui ont concouru aux progrès de la ſociété ont donc également contribué au dé-

(19) On pourroit comparer l'amour au principe caché qui meut l'Univers : tous les reſſorts de la ſociété ſont dans ſa main, & c'eſt des diverſes formes qu'il emprunte que dépend la plus ou moins grande bonté des mœurs.

Pourquoi nos mœurs varient-elles d'un ſiecle à l'autre, tandis qu'en Orient elles ne ſont ſujettes à aucune révolution ? C'eſt que l'amour regne en Europe, & qu'il eſt en eſclave en Aſie, &c.

veloppement des mœurs. Or, la plus générale de ces causes est l'industrie. Nos idées morales n'ont d'autre origine que les rapports qui nous unissent, & ces rapports naissent de nos besoins ; mais nous devons peu de besoins à la nature, le reste est le fruit des arts que nous avons inventés. Ces liens multipliés qui mettent les hommes dans une dépendance nécessaire les uns des autres ; ces affections nombreuses qui les rapprochent d'une maniere moins sensible & plus sûre ; ces habitudes sociales dont nous avons fait des bienséances, des devoirs ou des vertus ; c'est donc l'industrie qui les a fait naître, & les mœurs qu'elle altere quelquefois ont toujours été son ouvrage (20).

Mais ce n'est pas là le seul bienfait de l'in-

(20) Si les rapports qui unissent les hommes entr'eux sont simples & peu nombreux, les mœurs sont grossieres & barbares ; si ces rapports sont vrais & qu'ils ne soient ni trop étendus ni trop multipliés, les mœurs sont saines & pures ; si ces rapports deviennent trop compliqués, alors les intérêts se croisent en mille manieres différentes, les mœurs se corrompent, & la politesse prend la place de la vertu.

Ceci peut donner lieu à plusieurs questions importantes ; par exemple, jusqu'à quel point il est essentiel qu'un peuple soit industrieux & policé ; si, lorsqu'un peuple est parvenu à ce point, il est possible qu'il s'y maintienne ; si le penchant naturel que les hommes ont à se perfectionner & conséquemment à s'éloigner sans cesse du degré de perfecti on qu'ils ont atteint, peut être modéré par la législation & jusqu'à quel point il doit l'être : questions difficiles, parce que la solution n'en est pas générale, & qu'elle varie comme les circonstances données, c'est-à-dire, comme le caractere & le génie des Peuples, la nature des lieux qu'ils habitent, &c.

duſtrie; il entre néceſſairement dans la compoſition des mœurs, des éléments étrangers qui ne s'uniſſent à leurs principes que pour les corrompre.

Origine de la barbarie & de la diverſité des mœurs.

La nature qui n'a pas donné le même degré de ſenſibilité aux hommes de tous les climats; les loix qui varient comme les circonſtances qui les ont fait naître ; la liberté qui fuit les lieux tranquilles & n'habite qu'au milieu des orages ; la ſervitude que certaines contrées repouſſent de leur ſein, comme une plante qui leur eſt étrangere ; les arts dont les progrès ne ſont pas partout également rapides ; ces révolutions paiſibles qui altérant inſenſiblement tous les uſages, préparent pour l'avenir le germe de mille révolutions nouvelles (21) ; ces événements extraordinaires qui, troublant le repos des ſiecles, in-

(21) Il n'y a pas d'exemple d'une révolution ſi ſubite & ſi profonde dans le caractere d'un Peuple, que celle qui ſe fit dans les mœurs Romaines après la bataille d'Actium & ſous l'empire d'Auguſte. Ce n'eſt plus cette nation ſi fiere, ſi généreuſe, incapable, il eſt vrai, de ſupporter ſon ancienne liberté, mais jalouſe de la défendre, & la rappellant par ſes crimes, lorſqu'elle ne peut plus la maintenir par ſes vertus. Un ſeul homme a tout changé. Les maximes corrompues de la ſervitude remplacent en un moment les principes auſteres de la République. A cette urbanité ſévere qu'entretient l'amour de l'indépendance & de l'égalité, ſuccede cette politeſſe plus douce que l'eſprit de ſubordination fait naître. Les événements mêmes s'alterent comme les mœurs. Les révolutions ne ſont plus que des intrigues ; les guerres civiles que des mouvements ſéditieux, l'élevation des hommes puiſſants qu'un ſpectacle, leur chûte qu'une nouveauté. Tant eſt grande quelquefois l'influence d'un ſeul événement ſur un peuple : tant le paſſage violent d'une ſituation à une autre peut dénaturer ſes principes & changer ſes habitudes.

terrompent la chaîne des idées morales, & changent en un moment les habitudes des nations; ces hommes fameux qui imposant à la postérité des opinions & des fers, laissent dans l'Univers des traces profondes de leur existence, & disposent du génie des peuples pendant une longue suite de générations (22); les effets plus ou moins funestes des passions & des préjugés, l'amour avec ses foiblesses, la haine avec ses vengeances, l'orgueil avec ses victimes, l'ambition avec ses ravages, la superstition avec ses autels, le fanatisme avec ses flambeaux; toutes ces causes, selon qu'elles ont été foibles ou puissantes, unies ou divisées, ont dû nécessairement produire une variété constante dans les institutions humaines; & comme elles ont plus souvent combattu que favorisé la nature, rarement les mœurs qu'elles ont fait naître, ont été douces & modérées, plus rarement encore elles ont été vertueuses & pures.

Mais telle est la force de l'habitude sur le cœur de l'homme, que lorsqu'une fois il en a reconnu l'empire, il la confond avec la nature & la croit infaillible comme elle : c'est un esclave qui chérit ses tyrans, & qui ne sait pas même vouloir la liberté.

Comment le Commerce a fait cesser cette barbarie & cette diversité.

Il n'y avoit donc qu'une révolution universelle dans les esprits, qui pût opérer une révolution générale dans les mœurs. Ce n'étoit qu'en

(22) Les Législateurs Religieux & Politiques.

rapprochant toutes les inſtitutions, toutes les loix, tous les uſages, qu'il étoit poſſible d'en découvrir les vices & d'en corriger les abus ; il falloit, ſi j'oſe le dire, que la mer immenſe des erreurs, des opinions & des préjugés fût agitée juſques dans ſes gouffres, pour que la vérité ſurnageât & ſortît victorieuſe du ſein de l'abyme où elle avoit été ſi long-temps enſevelie.

Or, l'époque de ce changement eſt celle où le commerce uniſſant les nations par les liens puiſſants de l'intérêt, les a miſes dans la néceſſité de ſe comparer entr'elles. Alors ſeulement les mœurs ſont devenues moins féroces, les préjugés moins bizarres, les opinions moins cruelles. Alors le caractere général de l'humanité eſt devenu le caractere particulier de tous les peuples, & l'homme avec des vices moins dangereux s'eſt enrichi de vertus plus utiles.

Si la terre n'eſt plus un champ de carnage, où le deſpotiſme & la ſuperſtition ſe diſputent à l'envi des autels, des victimes & des tombeaux; ſi les préjugés deſtructeurs auxquels la plus grande partie des nations avoit été ſoumiſe, n'exiſtent preſque que dans la mémoire des hommes ; ſi de toutes parts les loix de l'humanité ſont plus connues & moins groſſiérement outragées ; ſi la lumiere même brille autour des trônes & fait pâlir les tyrans ; en un mot, ſi l'homme eſt plus éclairé ſur ſes véritables intérêts, s'il connoît mieux ſes droits, & ſi du moins il frémit à

l'aſpect des fers ſous le poids deſquels il gémit encore; n'eſt-ce pas au commerce qu'il faut attribuer cette révolution heureuſe ? En établiſſant entre les peuples une communication de lumieres comme de beſoins, n'a-t-il pas appellé la vérité dans tous les lieux où la coutume avoit établi ſon empire ? N'a-t-il pas briſé le coloſſe de l'erreur, en attaquant l'opinion qui lui ſervoit d'appui ? & n'eſt-ce pas lui qui dépouillant les préjugés de l'autorité deſpotique des ſiecles, a purgé les mœurs de l'alliage impur de barbarie qui les ſouilloit depuis ſi long-temps (23) ?

---

(23) „ Le Commerce guérit des préjugés deſtructeurs, & „ c'eſt preſqu'une regle générale, que par-tout où il y a des „ mœurs douces, il y a du Commerce, & que par-tout où il y „ a du Commerce, il y a des mœurs douces.

„ Qu'on ne s'étonne donc point ſi les mœurs ſont moins féroces „ qu'elles l'étoient autrefois. Le Commerce a fait que la con„ noiſſance des mœurs des nations a pénétré part-tout; on les „ a comparées entr'elles, & il en a réſulté de grands biens.

„ On peut dire que les loix du Commerce perfectionnent les „ mœurs, par la même raiſon que ces loix perdent les mœurs; „ le Commerce corrompt les mœurs pures; c'étoit le ſujet des „ plaintes de Platon; il polit & adoucit les mœurs barbares „ comme nous le voyons tous les jours. „ *Eſp. des loix, Liv. XXII. Chap. II.*

Voilà à-peu-près tout ce que j'ai voulu dire dans la derniere Partie de ce Diſcours; on pourroit demander maintenant, s'il vaut mieux que les nations ſoient barbares que policées, ou ce qui eſt la même choſe, ſi les vices délicats & les vertus légeres des Peuples civiliſés, ſont préférables aux vertus énergiques & aux vices féroces des Peuples encore groſſiers. Rouſſeau réſoudroit cette queſtion au déſavantage des Arts, & il auroit contre lui la foule des Littérateurs; d'autres, ſans oſer la réſoudre, penſeroient que le ſiecle de la plus grande félicité pour un Empire, n'eſt pas celui où les mœurs ne ſont encore qu'ébauchées, moins encore celui où elles ſont parvenues à leur derniere révolution, mais celui ſeulement où plus ſéveres que douces, moins

CONCLUSION.

L'homme doit donc à l'induſtrie ſes connoiſſances & ſes mœurs ; on peut même dire que l'induſtrie eſt dans le moral ce que le mouvement eſt dans le phyſique. Principe de l'harmonie univerſelle, ſans elle tout s'anéantit, tout eſt mort ; avec elle tout ſe reproduit ſous une forme plus heureuſe. Il eſt vrai, & je ne l'ai pas diſſimulé, il eſt vrai qu'il eſt des circonſtances où les arts deviennent funeſtes aux nations ; que plus d'une fois ils ont hâté la chûte des empires dont ils avoient préparé la grandeur, que preſque toujours l'époque de leur perfection a été celle de l'aviliſſement des peuples & la ruine de leur liberté. Cependant gardons-nous de croire que l'induſtrie ſoit l'ennemie naturelle de la vertu : non, Meſſieurs, leur accord n'eſt pas impoſſible, & ſi l'on oſoit avancer un ſemblable paradoxe, j'en appellerois à ma patrie & je dirois :

» Venez dans nos Murs, vous qui penſez » que les arts ne peuvent naître que dans le » ſein de la corruption. L'induſtrie que nos peres » nous ont tranſmiſe, n'eſt point un dépôt hon- » teux dont nous ayions à rougir. Tant qu'à » leur exemple nous menerons une vie ſimple

barbares que ſimples, elles conſervent encore toute leur énergie, parce qu'elles n'ont pas entiérement perdu l'eſpece de groſſiéreté qui en eſt inſéparable. Dans ce ſiecle on cultiveroit les Arts utiles, & les Arts de pur agrément ne ſeroient pas aſſez perfectionnés pour corrompre.

» & laborieuſe, tant que nous fuirons ces plaiſirs frivoles qui deſſechent le cœur & que la nature déſavoue, tant que nos richeſſes ne ſeront pas le fruit de la baſſeſſe ou de l'intrigue, ne craignez pas que le vice vienne occuper dans nos foyers la place que s'y eſt réſervé la vertu. Graces au Ciel ! nous ne connoiſſons encore ni cette oiſiveté dangereuſe qui enfante toutes les paſſions, ni ce luxe deſtructeur qui juſtifie tous les excès, ni ce faſte odieux qui corrompt toutes les conditions, parce qu'il n'en eſt aucune qu'il n'aviliſſe.

» Si le reſpect pour les malheureux eſt une preuve infaillible des mœurs, ſi la vertu fuit les lieux où le pauvre eſt outragé, nulle part peut-être vous ne trouverez plus de monuments élevés à la gloire des mœurs & de la vertu. Ailleurs l'infamie & le déſeſpoir ne ſont que trop ſouvent le triſte partage de l'adverſité. Parmi nous, l'homme qui ſouffre, quelle que ſoit la cauſe de ſes malheurs, eſt un Dieu qui commande, & dont on s'honore d'être le miniſtre.

» Jetez les yeux ſur ces aſyles reſpectés où l'infortuné va dépoſer ſa honte & ſa miſere; là des citoyens généreux s'empreſſent de le dépouiller de ce vêtement d'opprobre & d'ignominie que l'opinion publique jette ſur l'indigence, pour en éloigner la pitié. Défenſeurs de ſes droits, dépoſitaires de ſes

» intérêts, prodigues d'un temps que l'avare &
» l'ambitieux réservent à la fortune, leur pre-
» miere gloire est de servir l'humanité malheu-
» reuse, leur plus douce occupation est de la
» servir tous les jours (24).

» Pénétrez dans ces retraites sombres où le
» crime abattu sous le poids de ses remords,
» se dévore lui-même & commence son sup-
» plice. Qu'y verrez-vous ? la religion qui veille
» à ses côtés pour soutenir le poids de ses chaî-
» nes, pour calmer ses fureurs, pour partager
» ses regrets. L'or y coule de ses mains bien-
» faisantes, dans le sein du désespoir & de la
» mort, & si tous ses efforts ne peuvent dé-
» rober une tête coupable à la juste sévérité
» des loix, au moins leur prépare-t-elle une
» victime plus pure, & rend-elle son sacrifice
» moins affreux (25).

» A la vue de tant d'institutions sublimes,
» direz-vous encore que les fruits de l'industrie
» sont des poisons toujours mortels à la vertu ?
» Non, vous ne le direz pas; si dans la main
» du vice les arts sont des fléaux qui corrom-
» pent les peuples, dans des mains plus pures,
» les arts cessent d'être funestes au monde, ils
» ne sont plus que les bienfaiteurs des
» hommes. »

---

(24) L'Administration des Hôpitaux.
(25) Les Pénitents de la Miséricorde.

AU ROI.

SIRE,

Tous les actes de votre autorité n'ont été juſqu'à ce jour que des leçons de ſageſſe pour les Rois, des monuments de bienfaiſance pour vos peuples.

Plus jalouſe de connoître la grandeur de ſes obligations, que d'aſſurer l'exercice de ſes droits, à peine Votre Majeſté a-t-elle été élevée ſur le Trône, qu'elle s'eſt hâtée d'appeller auprès d'elle un de ces Sages en qui l'expérience eſt le fruit des talents, & dont l'ame éprouvée par la fortune, eſt au deſſus de la crainte de déplaire, & de l'envie de tromper.

Alors on a vu s'accomplir les ſouhaits que votre Auguſte Prédéceſſeur avoit formés pour le bonheur de la France. Ces temps de troubles & d'alarmes, où par un long amas d'erreurs l'Etat avoit perdu ſes principes, le Peuple ſa confiance, les Loix leur majeſté; ces temps

ont fait place à des jours plus heureux. La voix de Sülli s'eſt fait entendre, & le regne de Henri le Grand a commencé.

La Juſtice rétablie avec éclat dans ſon plus auguſte ſanctuaire ; ſes Miniſtres raſſemblés près de ces mêmes autels qu'ils avoient été contraints d'abandonner dans des circonſtances malheureuſes ; les mœurs publiques vengées par de hautes diſgraces, aſſurées par de grands exemples ; la liberté du citoyen conciliée avec la dépendance du ſujet, & diſtinguée de l'obéiſſance de l'eſclave ; les arts utiles encouragés par la certitude du ſuccès & l'eſpoir des récompenſes ; le commerce délivré des entraves dont une Adminiſtration inquiete & minutieuſe l'avoit ſurchargé ; la finance rappellée à des principes plus vrais & moins ennemis de la propriété ; le monopole détruit dans toutes les branches de l'économie politique ; tout annonce que ce regne ſera celui des loix, des arts & des mœurs.

Heureux les Princes qui, comme vous, SIRE, ont le courage de s'inſtruire des droits de leurs peuples, oſent avouer leurs devoirs, & ne ſont point effrayés de leur étendue ! La patrie les regarde comme ſes Héros ; l'humanité en fait ſes Dieux, & la gloire dont ils ſont les plus auguſtes favoris, leur déſigne une place à côté de ce petit nombre de Souverains illuſtres, qui ont été les premiers citoyens de leur pays, & l'exemple de leur ſiecle.

A LA REINE.

MADAME,

VOTRE Majeſté a long-temps été l'eſpérance de la nation dont elle eſt aujourd'hui l'ornement & la gloire. Dans ces temps malheureux dont le ſouvenir la bleſſe encore, lorſqu'une diſgrace imprévue accabloit ſon courage, elle s'entretenoit de vos vertus, elle s'occupoit de vos bienfaits, elle comptoit les larmes que vous verſiez en ſecret ſur ſa miſere, & ſa douleur étoit moins profonde : elle ſupportoit avec moins d'impatience des maux que votre ſenſibilité partageoit avec elle.

Aujourd'hui qu'elle voit renaître les jours de ſon ancienne proſpérité, en contemplant les qualités heureuſes qui vous diſtinguent, cet eſprit élevé que les préjugés de la grandeur ne peuvent ſéduire ; cette humanité tendre, qui devoit être la premiere vertu des Rois, puiſque la fé-

licité des peuples eſt leur premier devoir ; ces graces nobles & touchantes qui inſpirent au malheureux une confiance ſi naturelle & ſi douce ; elle aime à penſer qu'elle vous doit une partie des changements dont elle jouit, & que ſon bonheur eſt auſſi votre ouvrage.

Ah ! ſi ſes vœux ſont accomplis, que manquera-t-il à ſa félicité ? Epouſe bien aimée d'un Souverain fait pour apprécier tant de vertus, vous ſerez encore la plus heureuſe des meres.

Qu'un Prince formé par des mains qui tant de fois ont eſſuyé les larmes du pauvre, deviendra cher à la nation ! combien elle ſera certaine de ſon bonheur ! Elle prononce encore avec attendriſſement le nom de ce Monarque Citoyen, qui ne vouloit vivre que pour aſſurer ſon repos, & dont le regne vient de ſe renouveller pour ſa gloire. Vous, MADAME, dont les qualités bienfaiſantes nous le rappellent tous les jours, puiſſiez-vous donner à nos neveux un Roi qui lui reſſemble.

Nota. On devroit trouver ici les Compliments qu'il eſt d'uſage d'adreſſer à M. l'Archevêque, M. le Gouverneur de la Province, &c. & aux différentes Compagnies, qui ont le droit d'aſſiſter à la cérémonie pour laquelle ce Diſcours a été compoſé, (la proclamation des nouveaux Membres du Corps Municipal) ; dans le nombre, il en eſt que j'aurois deſiré conſerver ; mais comme preſque tous tiennent à des circonſtances étrangeres à la plupart de mes Lecteurs, je les ai ſupprimés, perſuadé qu'en les laiſſant ſubſiſter, je n'ajouterois rien à l'intérêt de mon ouvrage.

FIN.

26

APPROBATION.

J'ai lu un Discours intitulé; *Quelles sont les causes des progrès de l'Industrie & du Commerce, &c.* il m'a paru digne des applaudissements qu'il a reçus de l'Assemblée respectable en présence de laquelle il a été prononcé, & capable de justifier le desir du Public de le voir imprimé. A Lyon, le 9 Janvier 1775.

Signé, MONGEZ.

Vu l'Approbation; permis d'imprimer, à Lyon, le 11 Janvier 1775.

Signé, LA ROCHETTE.